
Introduction :

Réflexion herméneutique sur la dualité du texte



« *Fuyez langage, il vous poursuit, poursuivez langage, il vous fuit* » Jean Paulhan

1. Herméneutique de la Configuration textuelle

En tant que responsable de l'organisation du colloque, je présenterai tout d'abord très rapidement une esquisse théorique de « l'herméneutique de la configuration textuelle » telle que je la conçois¹. Selon la définition traditionnelle, le texte, au moins ce qui est digne de ce nom, est avant tout ce qui fait l'objet d'un commentaire. Cette définition suppose qu'il mérite d'être lu et commenté. Il s'agit d'un objet culturel auquel une communauté reconnaît une certaine valeur. Quelque splendide qu'il apparaisse dans son isolement, il n'existe pas tout seul en lui-même et pour lui-même. Le choix d'un texte comme objet de la lecture repose implicitement sur des jugements de valeur. Le texte n'existe pas en dehors du lecteur individuel ou collectif, qui lui accorde une autorité. Le rapport inextricable du texte et du lecteur remet en cause l'idée d'une existence autonome du texte. Le texte n'est jamais un îlot sans histoire, « calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur » (Mallarmé, *Le Tombeau d'Edgar Poe*), mais porte en lui les marques des conditions historico-culturelles qui ont présidé à sa production et à sa réception.

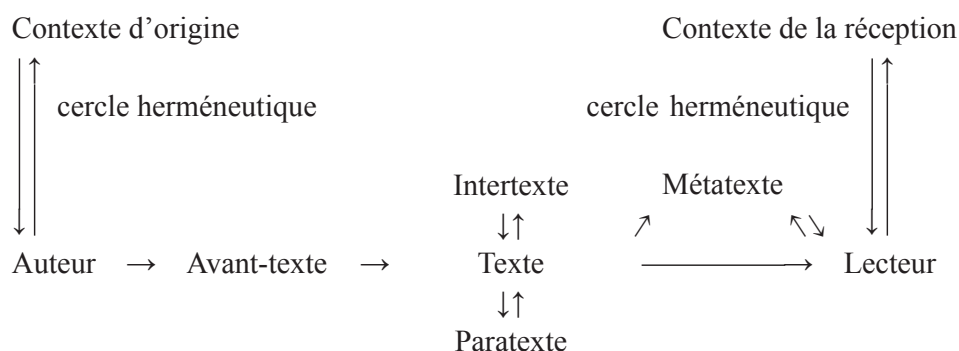
Comme le fameux schéma de la communication de Jakobson le laisserait croire, le texte n'est pas un simple moyen de transmission, mais il s'écrit et se lit dans une complexité dynamique qui lui est propre. L'analyse des marques historico-culturelles laisse se profiler une *configuration textuelle* qui constitue et transcende le texte. Tout en s'inspirant du travail de G. Genette sur ce qu'il appelle la « transtextualité »², j'ai essayé d'intégrer toute une série de notions d'avant-texte, de contexte d'origine et de contexte de la réception, de cercle herméneutique dans une configuration textuelle avec d'ailleurs les notions d'auteur et de lecteur afin de restituer à la notion de texte sa complexité dynamique. En tant qu'objet du commentaire le texte engendre en quelque sorte un *métatexte* qui s'attache à l'interpréter. Le lecteur est susceptible de produire un métatexte en même temps qu'il est influencé par l'histoire du métatexte. D'ailleurs le texte est un effet médiat des opérations *intertextuelles* qui le tissent sans cesse, mais aussi celui des opérations génétiques dont l'*avant-texte* porte les traces matérielles. En outre, il porte sous quelque forme que ce soit un *paratexte* (le titre, le nom d'auteur, la couverture etc) qui indique le genre auquel il appartient. Pourtant aucun des différents types de texte ne doit être considéré comme une entité autonome qui existe positivement en soi, mais comme l'effet médiat de l'ensemble des relations complexes qui le fait fonctionner comme tel. Une suite d'énoncés n'a pas le même sens ou la même fonction selon la place qu'elle occupe dans la configuration. L'essentiel est que dès que l'on a devant soi un texte comme objet de la lecture, se met à l'oeuvre une configuration textuelle qui vous implique comme lecteur susceptible de produire un métatexte. L'écriture et la lecture sont pour l'auteur comme pour

1 Kazuhiro Matsuzawa, A theoretical Outline of « Hermeneutics of textual Configuration » in *HERSETEC*, Vol. 3, No. 2, 2009.

2 Gérard Genette, *Palimpsestes*, Seuil, 1982. Genette n'envisage pas l'avant-texte comme un des types de transtextualité.

le lecteur non seulement un acte qui leur donne du plaisir mais aussi une expérience par laquelle un projet initial de rédaction ou l'anticipation de sens d'un texte est examiné et se rectifie au fur et à mesure qu'on avance. C'est bien ce qu'on appelle le *cercle herméneutique*.

La configuration peut être figurée de la façon suivante :



2. Philologie et herméneutique : exemple de la crucifixion

Après cette présentation très rapide, je voudrais à présent situer le thème du colloque par rapport à l'herméneutique de la configuration textuelle. On sait qu'il y a au moins deux traditions complémentaires l'une de l'autre dans l'étude du texte : la philologie et l'herméneutique. La philologie au sens étroit du terme s'attache à s'occuper de la « lettre » du texte dont l'herméneutique interprète l'« esprit ». Le philologue ne fait que proposer un texte modestement, mais dans son meilleur état, alors que l'herméneutique tente de saisir un sens profond, une cohérence interne du texte. Mais de la séparation des deux dimensions, celle de la « lettre » et celle de l'« esprit », résulte une division du travail qui empêche un échange fructueux entre les deux disciplines. Souhaiter une recherche qui réussisse à traiter du texte abstraction faite de l'une des deux dimensions constitutives du texte, c'est demander une recherche fondée sur la suppression préalable de son objet. Il est utile, voire nécessaire même, de rappeler que Saussure soulignait maintes fois que l'entité linguistique n'existe que par l'association du signifiant et du signifié, et que dès qu'on ne retient qu'un de ces éléments, elle s'évanouit. On ne peut pas plus diviser le texte qu'un signe linguistique, le sens n'est pas plus observable à part que l'expression ne l'est à part du sens.

Partons d'un exemple : la parole de Jésus en croix dans l'Évangile. « Jésus clama à grande voix : « Eli, Eli, lema sabcthani ? c'est-à-dire : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (*Matthieu 27 46–47*). Prise isolément et en elle-même, la parole de Jésus affronté au silence de Dieu peut paraître scandaleuse et déroutante pour un lecteur non initié qui aurait du mal à la tenir pour une expression de foi. Ne s'agit-il pas là plutôt d'un doute, d'un cri de désespoir sans consolation ? Nulle dérélition ne pourrait engendrer une plus grande souffrance que celle du Fils bien-aimé de Dieu. C'est ici, paraît-il, que la philologie vient dissiper le doute et battre en brèche une telle interprétation. Une vénérable tradition tient en effet pour accordé que la parole de Jésus est la citation du *Psaumes 22* dans l'*Ancien testament*. La suite en est : « Tu es loin de mon salut, du rugissement de mes paroles ! Mon Dieu, j'appelle, de jour, et tu ne réponds pas ; ». Mais le *Psaumes 22* qui commence par une prière de lamentation s'achève sur un chant de confiance joyeuse et d'action de grâces. La parole de Jésus, inscrite dans un rapport intertextuel qui la lie au *Psaumes 22* prend alors une nouvelle signification aux yeux du lecteur non initié : ce n'est pas un cri de désespoir mais une prière adressée à Dieu. En tant que citation, elle inclut irrésistiblement le lecteur au sein de ce qu'elle convoque : la permanence du lien avec Dieu. Du point de vue du

croyant le texte fait comprendre en peu de mots ce que Jésus aurait pu énoncer de suite. Un texte religieux comme l'Évangile demande à être compris selon l'exigence qui est la sienne, c'est-à-dire de façon à exercer son action salvatrice. Cependant de là s'ensuit-il nécessairement que le texte devienne complètement transparent qui ne prête lieu à aucune équivoque ? A la lumière de l'annotation philologique on peut « relier » les deux textes, mais n'est-elle pas elle-même déjà une interprétation ? Entre le désespoir et les louanges, la parole de Jésus n'a cessé en effet d'interroger, au long des siècles, la conscience chrétienne pour offrir tout un éventail d'interprétations nuancées³.

Une question d'ordre différent, se fait pressante : dans quelle mesure doit-on respecter ce que Gadamer appelle « l'exigence supérieure d'un texte »⁴ ? Pourquoi doit-on parvenir à saisir le sens religieux de la parole de Jésus alors que l'on est séparé du milieu où a été écrit l'Évangile non seulement par le temps et par l'espace, mais aussi par la langue et la culture ? Ne peut-on pas lire le texte religieux plus librement comme un texte littéraire ? En effet, en dehors de la tradition chrétienne, la crucifixion n'a pas manqué de provoquer une interprétation profane ou athéologique chez des penseurs singuliers tels que Nietzsche, George Bataille ou bien des peintres comme Grünewald qui a osé représenter, au XVI^e siècle, Jésus abandonné par Dieu ou bien Picasso ... Aussi l'interprétation du texte pose le problème de l'implication de la subjectivité du lecteur dans l'objet de l'interprétation. Mais dans ce cas « l'exigence supérieure d'un texte » semble demander au lecteur le respect du genre auquel il appartient. La notion de genre vient assurer une cohérence du texte qui se révèle irréductible à une simple suite de phrases. Si l'on néglige volontairement une telle exigence paratextuelle, c'est-à-dire une telle appartenance générique, l'interprétation profane deviendra décidément une réécriture qui produira alors une *autre œuvre*. Étant donné que le même texte signifie autrement dans un autre genre avec une exigence différente, on a affaire ici à une différence de statut entre l'œuvre et le texte⁵.

3. L'implication réciproque de la philologie et de l'herméneutique et le cercle herméneutique

Il est nécessaire d'être philologue pour constater le fait concernant le texte. Mais il ne suffirait pas forcément de l'être pour comprendre le texte. La division du travail n'a-t-elle pas fait que la philologie et l'herméneutique doivent se cantonner chacune séparément dans un champ très étroit de compétence ? Se contenter de dire que chacun cultive son propre jardin comme *Candide* de Voltaire est peut-être commode, mais relève d'une simplification qui induirait en erreur : le philologue ne saurait en effet aborder la lettre du texte sans comprendre son sens et l'herméneute ne saurait aborder non plus le sens d'un texte sans appréhender sa lettre. En fait, c'est déjà un lieu commun de dire que loin de s'exclure, les deux disciplines se complètent réciproquement. Mais il est moins trivial d'en tirer les conséquences. Si chacune d'elles se nourrit et s'enrichit par l'activité de l'autre qui l'oriente implicitement, il s'agit moins de complémentarité que de complicité ou de l'implication réciproque de l'une dans l'autre qui les rend possibles. Le rapport singulier de l'implication ne dispense pas de cultiver son propre jardin.

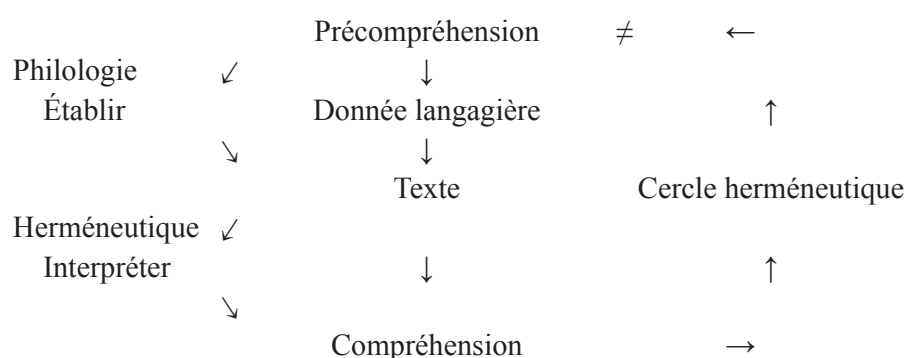
Pour que la donnée langagière se transforme en objet de la lecture, on devra procéder à établir le texte. Cette approche philologique n'est pas possible sans anticiper sur le sens du texte. Comment peut-on établir en effet le texte alors qu'il n'a aucun sens ou aucune valeur ? Quelque sens qu'on

3 André Lacoque, Paul Ricœur, *Penser la Bible*, coll. Points, Seuil, 2003.

4 Hans-George Gadamer, *Gesammelte Werke, Hermeneutik I. Wahrheit und Methode*, J. C. B. Mohr, Tübingen, 1986, p. 316 ; *Vérité et méthode*, édition intégrale revue et complétée par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio, Editions du Seuil, 1996, p. 333.

5 Voir l'article de François Rastier paru ici même.

lui accorde, le texte doit apparaître comme signifiant. Avant de s'occuper du texte, on comprend *par avance* son sens. Il s'agit de la précompréhension ou du « préjugé » pour parler comme Gadamer, qui permet et guide l'approche philologique. Or, selon Stanley Fish⁶, les descriptions prétendument objectives des textes sont préalablement orientées par les idées admises par la « communauté interprétative » dont le lecteur fait partie. Mais l'herméneutique de Gadamer apprend que loin de faire obstacle, l'anticipation est une structure préalable de la compréhension et se trouve constamment examinée et modifiée au fur et à mesure qu'on progresse dans la lecture. D'où vient que le point d'arrivée (l'interprétation finale du texte) ne coïncide pas forcément avec le point de départ qu'est la précompréhension. Le cercle herméneutique n'est pas bouclé, mais parvient à examiner et réviser la précompréhension qui a guidé la lecture. Par ce décalage la figure du cercle se transforme en une figure de spirale qui sera schématisée de la façon suivante :



4. Dualité foncière du texte comme dialogue

Pour éviter un malentendu possible, disons que le cercle herméneutique n'est pas un mouvement narcissique à l'intérieur d'un même sujet, mais qu'il est constamment affecté et animé par l'altérité irréductible du texte. Au risque de simplifier quelque peu, on peut distinguer deux orientations de l'interprétation.

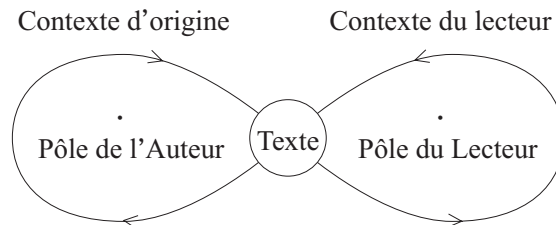
D'un côté, il va de soi qu'il faut un effort personnel pour comprendre un contexte originel afin d'éviter une assimilation hâtive du texte à ses propres attentes de sens. L'interprétation que l'on peut qualifier de positiviste a tendance à privilégier sous le nom de l'objectivité scientifique le sens et le contexte originels du texte sans pourtant envisager ses propres conditions. L'interprétation du texte ne peut échapper au contexte culturel du lecteur-chercheur. Car toute recherche s'effectue à partir d'une situation déterminée où se formule la question et se construit l'objet d'étude. D'où vient le problème difficile de l'implication du sujet dans l'objet étudié.

De l'autre, on a une tendance inévitable à lire le texte à la lumière de ses préoccupations actuelles. Le lecteur attire alors le texte plus ou moins dans son univers en y projetant ses propres valeurs et jugements. C'est la lecture actualisante qui invite le lecteur à trouver dans les œuvres classiques de quoi éclairer un aspect de sa vie. Pourtant le choix des mots et leur ordre échappent à l'arbitraire du lecteur et résistent à l'appropriation réductrice du texte par le lecteur. Ceci nous interdit de « partager intégralement la problématique entre la subjectivité de l'interprète et l'objectivité du sens à comprendre »⁷. L'herméneutique depuis Gadamer insiste sur la dualité irréductible du texte : l'appartenance double du texte au contexte d'origine de la production et au contexte de la réception en fait un lieu de dialogue sans cesse renouvelé. Il convient de noter ici que le dialogue avec

6 S. Fish, *Is there a text in this class: the authority of interpretive communities*, Cambridge & London: Harvard University Press, 1980.

7 *Wahrheit und Methode*, p. 316; *Vérité et méthode*, p. 333.

l'Auteur est toujours médiatisé par le texte qui le fonde (et parfois en fonde l'illusion). En d'autres termes, la figure de l'auteur est induite par le lecteur à partir du texte, du paratexte et du contexte d'origine. Nous voilà balancés entre les deux pôles de la lecture. On pourrait figurer cette dualité du texte comme suit :



Le mouvement de l'interprétation tourne autour des deux points, nommés ici Pôle de l'Auteur et Pôle du Lecteur. Chacun des deux pôles exerce sur la lecture des forces attractives et des forces répulsives. Le texte représente le nœud souple de ces deux anneaux circulaires. La lecture positiviste avance vers le pôle de l'Auteur, en tentant de restituer le contexte originel où le texte est produit. Pourtant elle est à un moment donné forcée d'écarter le pôle de l'Auteur, sans y parvenir, à cause de la force attractive de l'autre pôle qui est celui du Lecteur. Alors, si la lecture va dans un sens inverse, c'est-à-dire vers le pôle du Lecteur, elle s'en approche jusqu'au moment où elle est forcée de retourner par la force attractive du pôle de l'Auteur.

Tel est le mouvement double et circulaire qu'effectue le parcours de l'interprétation. Chaque parcours interprétatif est privé par l'autre de sa propre consistance. L'interprétation positiviste et l'interprétation actualisante ne sont que l'envers et l'endroit d'une même médaille. Le texte, qui oppose les deux pôles l'un à l'autre tout autant qu'il les lie ouvre un lieu ou un milieu inconcevable où les deux mouvements se nouent d'une façon singulièrement inextricable. Le texte n'appartient *ni* au contexte originel *ni* au contexte du lecteur, mais concerne toujours *à la fois* les deux. La dualité foncière du texte dépasse les principes d'identité, de non-contradiction et du tiers exclu. A la recherche d'une meilleure interprétation qui puisse rendre compte à la fois de la cohérence et de la complexité du texte, l'herméneutique du texte aura également pour tâche de décrire « les conditions de l'interprétation »⁸ pour discerner dans les parcours interprétatifs la dualité foncière du texte. Inconcevable en termes de logique formelle, une telle dualité est vécue par nous dans la vie quotidienne comme une expérience aussi familière qu'étrangère, comme un fait aussi banal que mystérieux.

Avant de terminer, j'aimerais remercier tous les participants du colloque d'avoir contribué à ce volume. Nos remerciements vont plus particulièrement Monsieur François Ratier et Monsieur Simon Gaterelle qui nous ont fait partager le fruit de leur travail. Je dis enfin ma gratitude toute particulière à notre collègue Claire Fauvergue, qui a bien voulu m'aider par sa compétence et son amitié pour la préparation de ce volume.

Kazuhiro MATSUZAWA

Sous-directeur de l'équipe Global COE programme HERSETEC

⁸ François Rastier, *La sémantique interprétative*, p. 212.